Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1972)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

H. F. VON CAMPENHAUSEN : *Die Entstehung der christlichen Bibel.* Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1968, 393 p. (Beiträge zur historischen Theologie, 39). Traduction française : *La formation de la Bible chrétienne.* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971, 307 p. (Le monde de la Bible.)

Avec leur nouvelle collection *le Monde de la Bible*, les éditions Delachaux et Niestlé comptent présenter une série d'ouvrages d'études bibliques destinés à accompagner leurs commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans ce cadre, elles poursuivent un effort de traduction d'ouvrages étrangers importants. C'est ainsi que le livre de H. F. von Campenhausen, *Die Entstehung der christlichen Bibel* publié en 1968, est déjà accessible en français. Il s'agit d'une œuvre de première importance. — Laissant de côté les questions qui concernent plus particulièrement l'introduction à la Bible (dates et lieux où les livres bibliques apparurent, furent groupés, etc.), l'auteur étudie « le grand processus historique de la genèse du canon chrétien ». Ce canon comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, le processus se déroule dès la naissance de l'Eglise jusqu'à la fin du deuxième siècle. H. F. von Campenhausen estime en effet que « dès l'aube du troisième siècle, la même certitude est partout acquise : la sainte Ecriture de l'Eglise orthodoxe est formée d'un Ancien et d'un Nouveau Testament ». — Au début de son histoire, on le sait, l'Eglise n'eut d'autre Ecriture que ce qui fut nommé plus tard l'Ancien Testament. Il s'imposa sans contestation à l'Eglise qui se fondait sur lui pour montrer que Jésus était bien le Christ. Aussi l'auteur commence-t-il son ouvrage par deux chapitres intitulés : « Jésus et la loi dans la tradition évangélique » et « La loi et l'Ecriture dans l'Eglise pagano-chrétienne » où il examine l'attitude des premiers auteurs chrétiens (Marc, Matthieu, Paul, Luc et Jean) face à la loi et à l'Ancien Testament. — Mais dès le second siècle, la crise déjà perceptible chez des auteurs comme Paul devint beaucoup plus aiguë, avec la prise de conscience de l'opposition entre la loi de l'Ancien Testament et les enseignements moraux et religieux du Christ. Il ne s'agit plus alors de montrer que Jésus était le Messie annoncé par l'Ancien Testament, mais bien plutôt de soutenir, cette fois face à des chrétiens, que l'Ancien Testament n'était pas incompatible avec l'enseignement du Christ, et que la loi avait aussi été une vraie révélation. La Grande Eglise surmonta cette difficulté en mettant en valeur la diversité des époques de l'histoire du salut. — Cette crise n'avait cependant nulle part abouti au rejet de l'Ancien Testament, même dans les mouvements gnostiques. C'est Marcion qui franchit ce pas. Mais en même temps il fut le premier à introduire la notion de canon. Il rendit donc finalement un service à la Grande Eglise : contrainte à prendre position, celle-ci fut conduite à constituer elle aussi un canon. — La délimitation du canon du Nouveau Testament se fit dans un double mouvement : d'expansion d'abord, de restriction ensuite. L'Eglise qui eut au départ tendance à intégrer un grand nombre de livres dut, en particulier avec l'apparition du montanisme, se limiter. Irénée fut le grand artisan de la formation de la notion de canon appliquée au Nouveau Testament. Son schéma de l'histoire du salut servit de cadre à l'interprétation de l'ensemble, Ancien et Nouveau Testament. L'auteur souligne que le critère qui guida le choix des livres canoniques ne fut pas celui d'authenticité apostolique (notion plus tardive), mais

celui d'ancienneté, de proximité avec les événements. Il termine son étude par un chapitre intitulé « Le nouveau canon dans la théologie post-irénéenne » où il s'arrête notamment à Origène qui fut le premier théologien à étendre l'idée de l'inspiration formelle de l'Ecriture à toute la Bible, Ancien et Nouveau Testament. — Il s'agit d'un ouvrage de grande classe où l'auteur retrace avec beaucoup de clarté et d'érudition le processus historique de la formation du canon chrétien : comment l'Eglise a été amenée à placer à côté de ce qui était son Ecriture, un Nouveau Testament devenu lui aussi Ecriture, sans toutefois rejeter l'Ancien. La lecture d'un tel livre permet de refuser certaines vues naïves sur le canon, sans lui enlever rien de son autorité. A voir comment, à travers tant de vicissitudes, certains livres se sont imposés dont on peut constater la grande valeur par comparaison avec d'autres, on est amené à penser qu'il s'agit bien là d'une œuvre de l'Esprit. — Notons enfin que la traduction est fidèle et de lecture aisée. On regrettera toutefois, à côté de l'absence de tout index, fait dont les traducteurs s'expliquent, que les notes soient renvoyées à la fin des chapitres, ce qui en rend la consultation très malaisée.

JEAN-MARC PRIEUR.

DANIEL LYS : *Comprends-tu ce que tu lis ?* Initiation au sens de l'Ancien Testament. Paris, Le Cerf, 1972, 142 p. (Lire la Bible, 30.)

L'Eglise a besoin de l'Ancien Testament. Nos paroissiens sont souvent pleins de bonnes intentions, mais reviennent nous dire qu'ils n'y comprennent rien. Aussi ce petit livre est-il le bienvenu. Il s'agit en somme d'un traité d'herméneutique de l'Ancien Testament pour non spécialistes. L'auteur étudie successivement cinq questions : Qu'a voulu dire l'auteur de tel texte ? Que veut dire l'Ancien Testament comme tout ? Quelle est la relation entre Ancien et Nouveau Testament ? Comment s'approprier aujourd'hui un texte de l'Ancien Testament ? Comment communiquer son message ? Ces pages écrites dans une langue simple, avec nombre d'exemples et de comparaisons qui en facilitent encore la lecture, ne négligent pas d'aborder aussi les fausses méthodes de lire l'Ancien Testament et en montrent les dangers. Un livre utile.

MARC-HENRI LAVANCHY.

GÜNTHER BORNKAMM : *Bibel, NT.* Stuttgart-Berlin, Kreuz-Verlag, 1971, 176 p. (Themen der Theologie, N° 9.)

Heureux enfants du professeur Bornkamm, à qui leur père offre le résultat d'une vie de travail et de réflexion sur le Nouveau Testament ! L'idée fondamentale de ce résumé-programme des études néotestamentaires est que, dès ses origines, le christianisme est caractérisé par une lutte incessante pour une meilleure compréhension de la foi nouvelle, d'où les écrits étrangement variés réunis dans le NT. « A la différence de ce qu'on voit dans beaucoup d'autres religions, la tâche des premiers messagers chrétiens ne fut pas de célébrer des rites ou de répéter des formules sacro-saintes » (p. 11). La prédication de Jésus est concentrée dans l'annonce du règne de Dieu, formulée dans les termes de l'apocalyptique ambiante, mais originale par la personne en qui ce règne se manifeste dans l'actualité. La première prédication du Christ « mort et ressuscité », si différente qu'elle puisse être de ce que nous apprenons par les évangiles, n'est ni plus ni moins dogmatique que les évangiles, eux-mêmes imprégnés de la foi au Ressuscité. « L'histoire évangélique de Jésus commence par sa fin », la foi à la résur-

rection (p. 33). Les traditions évangéliques, « sans analogie dans la littérature antique » (p. 53), ont ceci de caractéristique qu'elles sont à la fois « récit » et « prédication », mémorial de Jésus et adaptation pédagogique à de nouveaux publics. C'est sur cette base qu'il importe d'analyser les différences caractéristiques entre les évangiles : Marc comme témoignage au Fils de Dieu, Matthieu comme docteur de l'Eglise, Luc comme évocation historique du Sauveur du monde (p. 63-86). L'analyse des épîtres pauliniennes est précédée d'une appréciation magistrale du paulinisme identifié à la doctrine de la justification par la foi, avec les corrections polémiques qui s'imposent aujourd'hui : « On ne peut parler de Dieu sans parler du monde et de l'homme ; *aber auch umgekehrt : von Mensch und Welt nie ohne die Frage nach Gott* » (p. 100). Les écrits deutéro-pauliniens et tardifs sont heureusement réhabilités. Les suspecter de « proto-catholicisme » ne paraît convaincant ni du point de vue historique, ni au regard de leur contenu théologique. Enfin, le quatrième évangile, dans un langage radicalement nouveau, prêtant à Jésus des discours polémiques contre une interprétation hellénistique de ses miracles, a pour thème unique « la révélation de Dieu *im Medium der Geschichte des irdischen Jesus* » (p. 155). Une annexe bibliographique et deux index terminent ce précieux volume.

PIERRE BONNARD.

P. DE SURGY, P. GRELOT, M. CARREZ, A. GEORGE, J. DELORME, X. LÉON-DUFOUR : *La résurrection du Christ et l'exégèse moderne.* Paris, Le Cerf, 1969, 191 p. (Lectio divina, 50.)

Pour son cinquantième numéro, la collection *Lectio divina* publie les travaux du congrès de l'Association catholique française pour l'étude de la Bible tenu à Angers en septembre 1967, et auquel participait le professeur Carrez, de la Faculté de théologie protestante de Paris. Thème essentiel pour la foi, volonté œcuménique d'écouter ensemble la parole de Dieu, exigence scientifique, souci de l'herméneutique, autant d'éléments qui font de ce volume une belle réussite, disons-le d'emblée, d'autant plus que cet ouvrage collectif forme un tout bien équilibré grâce à la judicieuse délimitation des sujets. — L'abbé Pierre Grelot, professeur à l'Institut catholique de Paris, commence par situer le *mystère méta-historique* de la résurrection par rapport à l'histoire des religions et au judaïsme. Il indique les types de langages mythiques auxquels le N.T. a recouru pour exprimer ce mystère : imagerie symbolique qu'il s'agit de critiquer pour l'interpréter « existentialement » tout en évitant d'exténuer le message qu'elle véhicule. — M. Maurice Carrez précise le sens des termes pauliniens de « vie », de « résurrection » et de « corps de gloire » (c'est-à-dire de personne transformée profondément et définitivement par la présence divine, mais dont l'identité est assurée). Les débats des théologiens protestants sur la réalité et la communicabilité de la résurrection ont probablement leur solution dans I Co. 15, texte le plus ancien et le plus proche des événements, qui affirme la résurrection du Christ comme un fait tout en soulignant qu'elle est la source de la vie nouvelle de la foi et que les deux éléments ne se séparent pas. — Le R. P. Augustin George, S.M., professeur aux Facultés catholiques de Lyon, classe et étudie les récits d'apparitions aux onze. Leurs chronologies et leurs indications topographiques sont artificielles, se plient aux intentions théologiques des auteurs. Un essai de préhistoire des récits est difficile tout en permettant cependant de faire remonter à la tradition la plus ancienne quelques données importantes : l'apparition aux onze, les doutes puis la conviction des disciples, le lien qu'ils

ont établi entre l'apparition du Ressuscité et leur mission. Les divers récits ont explicité, chacun à sa manière, le sens de l'événement original. — C'est l'abbé Jean Delorme, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, qui examine le problème si controversé du tombeau vide. Marc 16 : 1-8 s'ordonne autour d'une intention théologique précise : Dieu révélant le mystère de la résurrection du Crucifié. La forme littéraire correspond au genre « récit de révélation divine dans un lieu précis ». La vénération dont la communauté chrétienne primitive entourait certainement le tombeau de Jésus, les commémorations qu'on y célébrait à Pâques peuvent expliquer la formation de cette tradition à coup sûr postérieure (le message de l'ange est une élaboration de la prédication missionnaire). La critique historique ne peut retenir que ceci : « le souvenir d'un fait, la venue au tombeau des femmes qui n'ont pas retrouvé le corps de Jésus, a été éclairé par la foi née des apparitions, puis stylisé dans un récit adapté à la proclamation et à la méditation, au tombeau de Jésus, du mystère de sa résurrection » (p. 143). — Le R. P. Xavier Léon-Dufour, professeur à la Faculté de théologie S.J. de Lyon-Fourvière, aborde la seconde phase de la réflexion dans le chapitre intitulé « Apparitions du Ressuscité et herméneutique ». La synthèse des exégèses ne consiste pas à coordonner des récits qui ne tendent pas à retracer une chronique biographique. En revanche, elle dégage le sens général suivant : pour les disciples, le Ressuscité est un être expérimenté dans leur histoire ; vouloir trancher entre phénomène « intérieur » ou « extérieur » ramènerait le résurrection à des catégories spatio-temporelles inadéquates ; on peut tout au plus parler de vision « objective » dans la mesure où les disciples ont perçu la Présence d'un sujet qui n'était plus de ce monde, qui a pris l'initiative de se manifester, qui se reliait au passé par l'identité de sa personne (le principe de cette identité demeurant d'ailleurs mystérieux pour nous) et qui a commandé leur avenir (mission). La résurrection n'est pas un événement historique au sens d'« Historie » (le passé vécu) mais au sens de « Geschichte » (le récit de l'historien) ; la conviction des disciples est l'événement historique et elle nous interpelle ; en fin de compte l'herméneutique doit actualiser le mystère de la résurrection, qui perd son sens lorsqu'on oublie que « le kérygme est *le Seigneur qui parle aujourd'hui encore* » (p. 171). — Ces études claires, denses, bien informées, assorties de copieuses indications bibliographiques, fournissent un excellent dossier au théologien désireux de connaître les recherches actuelles et de continuer à réfléchir pour son compte. JEAN-FRANÇOIS DEPPIERRAZ.

THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

ANTON GRABNER-HAIDER : *Die Bibel und unsere Sprache.* Wien, Herder, 1970, 499 pages.

Nous avons affaire ici à un ouvrage collectif d'auteurs catholiques et protestants. Le but poursuivi peut se caractériser comme une recherche pour traduire les affirmations bibliques dans notre langage contemporain et de les confronter à nos propres problématiques et actions. Cela réclame non seulement une adaptation, mais également une mise en place d'une nouvelle praxis « hic et nunc ». Ce qui veut dire que la relation de Jésus avec la société de son temps doit être reprise et analysée avec ce que nous vivons aujourd'hui. Ainsi la recherche des auteurs se placera au niveau du langage en tant qu'héritier de notre praxis chrétienne. — La première partie du livre tente cette confrontation entre le monde de Jésus et le nôtre, par le truchement de notions comme celle de Dieu, de l'amour, de la Foi, de l'Esprit, du Royaume de Dieu, etc... c'est le rôle et le travail des exégètes. Dans la seconde partie du livre, ce sont des

notions que l'on trouve dans la Bible, mais qui ne lui sont pas particulières. En effet, les thèmes comme l'autorité, le travail, la tolérance, la révolution, l'homme, la politique, l'éthique, la science, etc... ne sont pas uniquement du ressort du christianisme. Ce travail est le fruit d'une équipe pluridisciplinaire, et cela lui donne un aspect très intéressant. MARCEL FALLET.

LOUIS BOUYER : *L'Eglise de Dieu, Corps du Christ et Temple de l'Esprit.* Paris, Le Cerf, 1970, 704 p. (Création et Salut, 2.)

Voici donc le deuxième élément de la trilogie que le P. Bouyer a entreprise en 1957 par la publication d'une « anthropologie concentrée sur la personne de Marie » (*Le Trône de la Sagesse*) ; depuis lors, il y a eu Vatican II, cet « événement ecclésiologique », et l'on comprend que ce nouveau volume — consacré précisément à l'ecclésiologie — soit dans une large mesure un commentaire des documents conciliaires ; la série s'achèvera par une cosmologie intitulée *La Gloire divine et l'Univers.* A ce point central de son œuvre, l'auteur témoigne d'une impressionnante maîtrise de son érudition et, mieux, d'une ouverture œcuménique qui réjouit son lecteur protestant. — Nous avons surtout apprécié la première partie, historique, où la genèse des questions ecclésiologiques contemporaines est remarquablement dégagée. Ce que le P. Bouyer dit de Luther et de la Réforme (p. 67-95) nous semble indiscutable ; les remarques concernant l'Eglise selon Calvin et l'attitude des Réformateurs envers l'anabaptisme éclaireront la compréhension catholique de ces éléments de notre histoire. Bien que rapide, l'analyse des tensions au sein du Conseil œcuménique comporte des notations perspicaces ; peut-être est-on amené à y sous-estimer le rôle joué par l'orthodoxie et dès lors à majorer l'influence « protestante » dans le COE. C'est que le P. Bouyer estime (p. 182) que la réunion entre Rome et l'Orient doit précéder la pleine réconciliation des enfants de Dieu ; ce grand dessein n'est pas décrit de manière triomphaliste, mais plutôt comme l'aboutissement de l'indispensable purification ecclésiologique à laquelle le catholicisme doit se livrer. — Toute la deuxième partie du livre — la plus longue — examine à cette lumière les thèses de Vatican II. L'auteur adopte une position moyenne entre l'intégrisme borné des nostalgiques et certaines attitudes novatrices qu'il estime nuisibles à la progression même de l'œcuménisme (réserves fréquentes sur les idées de H. Küng) ; il se pourrait qu'il nous donne par là une vision réaliste de ce qu'est en vérité l'Eglise romaine en cette fin du XXe siècle. On lui saura gré de ne pas cultiver l'illusion, tout en exprimant ce qu'il doit à un homme de dialogue comme le P. Congar, même s'il confesse pas mal de désaccords avec le célèbre œcuméniste.

CLAUDE BRIDEL.

Ökumenische Erneuerung in der Mission. Studien von I. Auf der Maur, P. Beyerhaus, H. Rickenbach, E. Wildbolz, herausgegeben von H. Stirnemann. Fribourg, Paulusverlag, 1970, 102 p.

Cinq conférences de théologiens protestants et catholiques, données dans le cadre de la semaine de Fribourg sur les questions de l'Eglise Universelle, en 1969. Leur thème commun : l'Eglise n'est missionnaire que quand elle prend au sérieux le dialogue œcuménique et, d'autre part, ce dialogue n'est vraiment urgent qu'à cause de la mission de l'Eglise dans le monde. Chacune de ces études, à sa manière, nous révèle tout le chemin parcouru ces vingt dernières années dans le domaine de la pensée œcuménique et missionnaire. A travers l'étude des documents d'Uppsala et de Vatican II à propos de la mission de l'Eglise, le

lecteur découvre la transformation profonde qui s'est opérée, tant du côté protestant que catholique, dans la conception que l'Eglise se fait de sa mission et de son dialogue avec le monde ambiant. Ces études nous montrent aussi la tension qui subsiste entre une prédication orale du salut et une prédication en actes par des chrétiens qui, les uns et les autres, veulent que l'Eglise soit la servante du monde. Tension également entre salut eschatologique et salut réalisé ici-bas déjà. Le meilleur compliment que l'on puisse faire à ces pages, c'est qu'on est un peu jaloux de ne pouvoir les posséder en français, alors qu'elles ont paru déjà deux fois en allemand, dans le présent livre et dans l'annuaire missionnaire catholique de 1970. GEORGES MORIER-GENOUD.

Der Glaube der Gemeinde und die mündige Welt. OSKAR HAMMELSBECK zum 70. Geburtstag. Herausgegeben von Hermann Horn und Helmuth Kittel. München, Chr. Kaiser, 1969, 282 p. (Beiträge zur evangelischen Theologie, Bd. 52.)

Le professeur Hammelsbeck est une attachante figure du protestantisme allemand. Militant de l'Eglise confessante, pasteur à Berlin pendant la guerre, fondateur puis directeur d'une école normale évangélique à Wuppertal, il s'est principalement consacré aux questions d'éducation, de formation et d'engagement chrétien dans la cité. Dix-neuf personnalités lui ont offert, pour son soixante-dixième anniversaire, ce recueil de mélanges où avoisinent des problèmes ecclésiastiques, pédagogiques, scolaires, familiaux, catéchétiques, politiques, juridiques, voire philosophiques. Ces études si variées s'appliquent pour la plupart à la situation des Eglises en Allemagne fédérale. Citons, parmi les écrits d'une portée générale, un amusant *Kleiner Exkurs über Predigt und Humor* (Rudolf Bohren), *Versöhnung, Schuld, Krankheit* (Helmut Gollwitzer) et *Chiffern der Transzendenz* (Karl Jaspers). Le livre s'achève par la bibliographie des 414 principales publications du professeur Hammelsbeck.

JEAN-FRANÇOIS DEPPIERRAZ.

TRUTZ RENDTORFF, ARTHUR RICH : *Humane Gesellschaft.* Zurich, Furche et Zwingli-Verlag, 1970, 336 p.

Cet ouvrage se présente comme une contribution à la recherche d'une société plus humaine. C'est un hommage offert au professeur H. D. Wendland à l'occasion de son 70e anniversaire. C'est donc un livre collectif divisé en 3 grandes sections : « Pour une théologie de l'humanité » ; « Pour une critique de la société » ; « Pour une action politique humaine ». On y trouve 20 articles d'auteurs différents venus de toutes les parties du monde où se pose ce problème de l'humanité dans les sociétés hautement industrialisées. Un seul apport de langue française, celui de Roger Mehl, sous le tire d'« Intégration et contestation ». Le texte du professeur de Strasbourg est une bonne illustration pour souligner la qualité de ce livre : « L'intégration est pour toute forme d'humanité une nécessité inéluctable. Elle correspond à ce grand mouvement de socialisation de l'existence, sans lequel l'individu n'accéderait pas à la plénitude de son être. Mais elle ne peut s'accomplir sans donner naissance à un mouvement inverse de contestation qui l'oblige à se corriger, à se desserrer, à être attentive aux aliénations qu'elle engendre » (p. 147). — Il manque à cet ouvrage un index ou un registre par thèmes ; par contre, une bibliographie complète de H. D. Wendland y a été insérée. MARCEL FALLET.

WOLFGANG TRILLHAAS : *Ethik*. Dritte, neu bearbeitete und erweitere Auflage. Berlin, Walter de Gruyter, 1970, 578 pages.

Wolfgang Trillhaas présente la troisième édition de son ouvrage d'éthique. Il ne s'agit pas d'une simple réimpression, mais d'un élargissement et d'une modification des deux premières. En effet, comme le souligne l'auteur lui-même : l'évolution rapide de notre monde impose une évolution tout aussi rapide du domaine de la réflexion éthique. De plus, les thèmes nouveaux ne sont recouverts par aucune tradition, il faut donc nécessairement, dans bien des cas, faire œuvre de pionnier, enfin, l'évolution des langages eux-mêmes impose une refonte et une remise à jour constante de la recherche en éthique. Cela ne va naturellement pas sans risques et malgré les adjonctions nouvelles par rapport aux précédentes éditions, on regrette que les questions importantes d'aujourd'hui, comme celles de l'environnement, des problèmes biologiques et écologiques, de la participation, voire même de la protection des locataires et de la vie dans nos immenses cités ou encore du partage des richesses, ne sont que très peu abordées. Sans vouloir nier la grande valeur de la recherche faite, nous sommes en droit de nous demander, au vu des arguments de Trillhaas lui-même, s'il vaut encore la peine de publier et de rééditer de tels manuels. — Pourtant il semble que pour le moment ce travail soit encore valable, car il offre la possibilité de s'informer de manière rapide sur des domaines classiques comme celui de l'anthropologie chrétienne, de la technique, de la culture, de la vie dans la communauté humaine et des questions politiques que cela pose, etc. Il faut aussi souligner le fait que grâce à une abondante bibliographie (tant catholique que réformée) il nous renvoie à des ouvrages plus spécialisés qui permettent d'approfondir l'un ou l'autre de ces domaines. MARCEL FALLET.

HEINZ DIETRICH WENDLAND : *Sozialethik im Umbruch der Gesellschaft*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969, 320 pages.

Nous avons affaire à un ouvrage commun dirigé par H. D. Wendland et qui recueille des articles de collaborateurs de l'*Institut für Christliche Gesellschaftswissenschaften in Münster*. Le but de ce livre est de donner tout d'abord un aperçu sur le travail effectué à cet Institut depuis sa création en 1955. Puis d'apporter sa collaboration au développement de l'éthique sociale chrétienne tout particulièrement sur le « champ » de l'œcuménisme suite à Vatican II et à Eglise et Société de 1966. Enfin, en troisième lieu, essayer de pousser aussi loin que possible la réflexion en éthique sociale évangélique. Ce livre comprend 19 articles écrits par 15 auteurs différents répartis en 3 grandes sections : 1. Questions fondamentales en éthique sociale ; 2. Etudes particulières en systématique et en histoire, puis 3. Sociologie de la religion et pratique ecclésiale. — Il faut souligner la qualité des travaux présentés et mentionner qu'un registre par thèmes a été établi, ce qui rend ce livre facile à consulter.

MARCEL FALLET.

HELDER CAMARA : *Révolution dans la paix*. Paris, Le Seuil, 1970, 152 p. (Livre de vie, 103.)

Etonnante est la force de pénétration des discours de l'archevêque de Récife, à la fois théologien, humaniste et militant chrétien. Il faut les lire ou les avoir entendus pour comprendre la puissance de son apostolat et la portée de sa lutte en faveur des pauvres auxquels il s'identifie pleinement et authentiquement.

Des amis du prélat ont réuni dans ce petit ouvrage, d'une limpidité évangélique, des extraits d'allocutions, de conférences ou de sermons groupés selon quelques thèmes importants : la science et la foi ; l'Eglise et le monde ; présence de la jeunesse ; les relations entre deux mondes, le développé et le sous-développé ; l'Amérique latine, partie chrétienne du monde sous-développé ; le Brésil, terre de développement et de sous-développement ; la rédemption du Nord-Est. Une phrase résume bien le ministère de Dom Helder : « Nous, nous avons une triple cause : vivre, comme Brésiliens, la jeunesse du Brésil ; vivre, comme hommes, la jeunesse du monde ; vivre, comme chrétiens, la jeunesse éternelle du Christ. »

ANDRÉ BIÉLER.

Société injuste et révolution. Colloque de Venise. Paris, Le Seuil, 1970, 192 p.

Sous les auspices de Pax Romana et de l'I.D.O.C., le sujet brûlant de la révolution a été débattu par d'éminents sociologues, politologues et théologiens catholiques (dont les PP. F. Houtart, M.-D. Chenu, C. J. Pinto de Oliviera, E. Jean de la Croix Kaelin, etc.). Les thèmes de la violence et de la non-violence ont été étudiés objectivement et une évaluation d'ensemble a été consignée dans les « conclusions du colloque ». Voici quelques extraits de ces dernières : « Les mouvements révolutionnaires actuels sont dus fondamentalement à l'existence de structures créatrices d'injustices au niveau national et au niveau international, dans les pays riches comme dans les pays pauvres, les uns et les autres se trouvant ici comme en d'autres domaines en relation d'étroite interdépendance. » « Ce n'est pas le fait d'une fatalité, encore moins d'une vocation humaine. » « Nous, chrétiens, devons reconnaître notre part de responsabilité dans cette situation... Quand nous n'en avons pas tiré directement profit, individuellement ou collectivement, nous avons fréquemment péché par omission, à cause de notre silence et de notre abstention. » « L'Evangile est une source d'audace et d'invention, de remise en question permanente et de persévérance. » — « Violence et non-violence font également question. » « Le recours à la violence peut s'imposer au nom d'une économie de la violence. » « La non-violence » pourrait être « le seul comportement conforme à l'esprit de l'Evangile » à condition qu'elle soit « active, vécue jusqu'au bout de ses exigences » et non pas un alibi de conservateurs pour maintenir le statu quo. « On n'a pas encore réfléchi suffisamment sur cette attitude nouvelle ». Cet ouvrage contient de très nombreux éléments utiles à cette réflexion. Il est temps que les chrétiens s'y consacrent avec intelligence, car l'escalade mondiale de la violence se poursuit à l'aide de leur participation passive ou active, et le plus souvent irresponsable.

ANDRÉ BIÉLER.

F. BÖCKLE, F. A. KAUFMANN, A. G. M. VAN MELSEN, J. T. C. ARNTZ : *Das Naturrecht im Disput.* Herausgegeben von Franz Böckle. Düsseldorf, Patmos, 1966, 150 p.

La théologie morale catholique, on le sait, utilise fréquemment les expressions *secundum naturam* et *contra naturam.* Mais qu'entend-elle exactement par le terme : *nature* ? L'essence métaphysique de l'être humain ? Ou le donné concret dont on peut faire l'expérience, envisagé comme ordre de la création ? Ou bien encore l'*actus positus* ? L'histoire de la théologie morale — très instructive à cet égard — nous apprend que le concept « nature » a connu de nombreuses

variations. Et les discussions très vives à ce sujet, qui se déroulent actuellement sur le plan de la théologie morale, montrent plus nettement encore que la mise en rapport de cette notion avec la déclaration fameuse : « licet corrigere naturam », est vigoureusement contestée. Un congrès de spécialistes (germanophones) en théologie morale s'est réuni en 1965 à Bensberg. Il a entendu trois rapports de valeur. Le professeur F. A. Kaufmann de Münster — un économiste — a examiné le concept *nature* sur le plan de l'anthropologie, en s'attachant au problème de la monogamie. Un *Naturphilosoph* de formation scientifique — Van Melsen, de Nimègue — s'appliqua à désacraliser la notion traditionnelle d'ordre naturel, et montra dans quel sens seulement il est encore possible aujourd'hui de parler de *nature*. Enfin un bon connaisseur du droit naturel d'après saint Thomas — le professeur J. Arntz P. P., de la Haute Ecole des Dominicains de Zwolle, en Hollande — suivit comme à la piste les déviations survenues dans la doctrine du droit naturel au cours de l'histoire du thomisme. Chacun de ces trois exposés insiste sur le tournant décisif que connaît la pensée catholique romaine sur ce point capital. — Nouant en quelque sorte la gerbe, F. Böckle, de Bonn, le *Moraltheologe* bien connu, s'applique à mettre en lumière le sens profond de cette évolution pour l'avenir de la théologie romaine. — Par la publication de cet ouvrage, il a voulu rendre ces problèmes accessibles à un public plus vaste. Il y a réussi, nous semble-t-il, et on lui en doit grande reconnaissance. EDMOND GRIN.

JULIEN POTEL : *Mort à voir, mort à vendre.* Paris, Desclée, 1970, 267 p.

Nul n'éprouve la mort par expérience. Même aux hypothèses de la science, les morts ne donnent aucune réponse expérimentale. Se renseigner sur la mort, c'est donc interroger les vivants. De ces prémisses découle l'idée directrice de M. Potel, qui se pose en représentant de la sociologie religieuse. Sa question est : Quel sort réservent les *mass media* au phénomène de la mort ? L'auteur analyse ainsi les avis mortuaires, qui servent la cause de l'information, puis les œuvres d'imagination (chansons, films), pour conclure que l'accumulation des faits macabres ou des cas de mort violente a pour conséquence la perte du caractère « terrorisant » de la mort. Le sentiment religieux est certainement fonction de cette donnée sociologique, mais le degré de cet affaiblissement ne peut pas être établi scientifiquement. — Ce livre est une étude bien pensée et respectueuse des limites propres aux sciences humaines. Sa contribution à l'utilisation des méthodes sociologiques est remarquable. PAUL GOOD.

J. OSWALD SANDERS : *Devenir adulte par le Christ.* Traduit par Madeleine Aubert. Editions « Je sème » (Corsier sur Vevey, 1971), 281 p.

L'auteur, un juriste néo-zélandais, dirigea longtemps des instituts bibliques et missionnaires, dont l'ancienne Mission à l'intérieur de la Chine. Son livre, un excellent ouvrage d'édification, renferme une série d'études bibliques, « groupées autour des trois personnes de la Trinité, dont chacune travaille activement à la sanctification du croyant ». Le propos de l'auteur est d'aider les chrétiens à devenir adultes, c'est-à-dire à « redécouvrir le sens et la dimension d'une vie chrétienne normale ». Les deux dernières études sur l'Esprit et le parler en langues témoignent des préoccupations et aussi de la sagesse du responsable d'églises. Le titre anglais, *On to maturity*, aurait été traduit avantageusement par « devenir adulte *pour* le Christ », c'est-à-dire pour le service du Christ. Nous n'avons pas affaire à une œuvre théologique. Sanders, et c'est son droit, lit l'Ecriture et voit la vie à travers la grille d'un schéma piétiste ; il ne

tente pas de comprendre les textes dans leur sens premier, à partir de leur milieu, pas plus qu'il ne se soucie de traduire le message biblique dans les catégories de la pensée contemporaine. ROBERT CENTLIVRES.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

G. S. KIRK : *Myth, Its Meaning and Function in Ancient and other Cultures*. Cambridge, University Press, 1970, xii + 300 p.

Un spécialiste des études classiques qui s'est jusqu'ici particulièrement intéressé à Homère se penche sur le problème général du mythe. « Il est essentiel », déclare-t-il dans son introduction, « d'avoir une idée claire de ce que sont les mythes et de ce qu'ils ne sont pas et, dans la mesure du possible, de leur fonctionnement probable » (p. 2). Dans un domaine où surabondent les études de détail, Kirk essaie d'introduire une vision cohérente, susceptible de faciliter l'approche des mythes particuliers des différentes cultures ; mais il rejette, d'emblée et catégoriquement, la possibilité même d'une théorie universelle, applicable à tous les mythes de tous les lieux et de tous les temps. Il lui faut d'abord passer en revue les explications avancées jusqu'ici, et qui toutes pèchent par une généralisation excessive. C'est l'objet du premier chapitre où l'auteur, tout en examinant la relation entre les mythes et les rituels d'une part (on devine qu'il rejette la thèse selon laquelle tout mythe est nécessairement associé à un rituel), les mythes et les contes populaires de l'autre, fait défiler devant nous les principaux mythologues du siècle, avec leurs théories dont il pèse équitablement, et non sans malice, les apports et les faiblesses. Le deuxième chapitre est tout entier consacré à une réflexion critique sur la théorie de Lévi-Strauss. Sans adhérer totalement aux thèses du célèbre anthropologue français, Kirk reconnaît leur intérêt exceptionnel et leur place dominante dans l'éventail des théories contemporaines. Dans le chapitre III, il présente quelques mythes sumériens et akkadiens et les analyse selon une méthode inspirée de celle de Lévi-Strauss, mais infiniment plus souple et plus pragmatique. Après une étude de la geste de Gilgamesh, le quatrième chapitre nous ramène en Grèce, aux histoires de Centaures et de Cyclopes qui ne sont peut-être pas sans rapport avec le grand mythe mésopotamien. Avec le cinquième chapitre, c'est une réflexion générale sur la mythologie grecque qui nous est proposée, sur ses affinités avec quelques autres mythologies, ses caractères propres et ses relations avec la pensée rationnelle. Dans le dernier chapitre enfin, l'auteur se propose « de faire quelques suggestions concernant la fabrication des mythes, y compris le type d'imagination que ce procès met en œuvre et la relation entre les mythes et les rêves » (p. 252). On voit apparaître, après le nom de Cassirer, les noms bien connus des grands psychanalistes. — Cette trop brève analyse ne rend pas suffisamment compte de la richesse de l'ouvrage, de son excellente documentation, du sérieux avec lequel chaque problème est traité. Si nous ajoutons qu'il est écrit dans une langue très agréable, sans aucune pédanterie, et que le lire est un plaisir, nous aurons donné à beaucoup, espérons-le, le désir de l'ajouter à leur bibliothèque. HÉLÈNE BRUNNER.

GIANCARLO FINAZZO : *La realtà di mondo nella visione cosmogonica esiodea*. Rome, Ateneo, 1971, 154 p.

Cet examen des théories cosmogoniques, théogoniques et anthropogoniques développées par Hésiode sous une forme mythique contient des jugements intéressants sur la signification et le rôle des éléments initiaux (Chaos et Gaia), sur la réalité du mal, sur la succession ascendante des générations divines et descendante des races humaines, sur la mutilation d'Ouranos par Cronos. En

parlant par l'intermédiaire des Muses, le poète signifie que seuls auront droit à l'écoute divine les âmes éprises du divin. Prométhée apparaît comme un redistributeur des parts originelles dans le sens d'une égalité qui devait offenser la souveraineté divine, provoquer la riposte de Zeus et la venue de Pandore. — Certaines considérations préliminaires sur les rapports de la pensée philosophique avec l'expérience religieuse en général n'ajoutent guère à la valeur de cet essai. RENÉ SCHAERER.

CLÉMENCE RAMNOUX : *Etudes présocratiques*. Préface de Jean Wahl. Paris, Klincksieck, 1970, 297 p.

Un recueil d'articles déjà parus, gravitant autour de deux thèmes : les *Présocratiques* — le *Diurne* et le *Nocturne*. Le lecteur familier avec les travaux antérieurs de l'auteur retrouve ici cette méthode originale qui tient à la fois de l'analyse sémantique, de l'interrogation psychanalytique et de l'enquête historique. Des références à Nietzsche, Freud, Heidegger communiquent à ces pages une grande diversité d'aperçus, qui parfois déroute un peu mais ménage d'intéressantes découvertes. Ainsi la confrontation de deux fragments d'Hésiode et d'Héraclite révèle que, dans la Grèce dite archaïque, un passage s'est effectué du théologique à l'ontologique : l'homme, placé d'abord sous la protection des héros célestes est invité à se dresser lui-même en héros, à s'ouvrir au sens divin des choses. Un rapprochement analogue signale que la notion d'amour du prochain fut toujours tributaire, chez les Grecs, d'une communion de nature cosmique. La relation d'homme à homme n'est que le cas particulier d'une sympathie embrassant l'univers. Avec le christianisme, on voit apparaître au premier plan le rapport d'individu à individu, de sujet à sujet. Pour le Grec, aimer le prochain « se doit lire au *neutre* », pour le chrétien, cela veut dire « aimer *l'homme prochain* » (p. 163). Le lecteur fera lui-même d'autres trouvailles. RENÉ SCHAERER.

WALTER HIRSCH : *Platons Weg zum Mythos*. Berlin, Walter de Gruyter, 1971, 399 p.

La thèse centrale de cette importante étude, c'est que le mythe ne précède pas, chez Platon, le raisonnement philosophique mais qu'il en dérive naturellement. L'auteur des *Dialogues* a recouru d'abord au *logos* pour dégager l'unité de la vertu, fonder cette unité sur l'intuition de l'Idée et concevoir finalement le monde idéal comme un tissu vivant de relations. Le *logos* risquant alors de se perdre en cet univers mouvant, Platon fut amené à élaborer la théorie des Nombres-idéaux qui sauveront le *logos* en le situant dans un contexte de rapports stables. — Restait le problème de la vie et de la destinée de l'âme, dont aucun raisonnement dialectique ne peut rendre compte. C'est ici qu'intervient le mythe. Différent du *logos*, qui classe et différencie les modes de l'Etre en leur nature intelligible, le mythe raconte l'histoire de la vérité telle qu'elle est vécue par l'âme. Il remonte aux origines, épouse un mouvement, s'attache moins aux contraires qu'aux transitions. Il reprend ainsi à un niveau différent l'effort du *logos* pour accompagner l'âme en son voyage. Il n'est pas un beau récit, mais un récit qui dévoile et dit la Beauté. C'est ainsi qu'il exprime la permanence de l'Etre par l'image du mouvement circulaire, qui est le Devenir sur le mode du toujours et de l'égal. Le mythe n'est donc ni introductif ni subordonné par rapport au raisonnement. Etre philosophe, c'est user du *logos* en écoutant le mythe. — Après Platon, le mythe devait s'incorporer au *logos* et lui communiquer son dynamisme. Il sera le moteur de la dialectique chez Plotin, puis chez

Hegel. — L'auteur de ces pages riches et vivantes, soutenues par de nombreuses analyses, avoue, en commençant, sa dette envers Heidegger. Il termine en déclarant que le vrai platonicien de notre temps est l'antiplatonicien Nietzsche, sans qui cette étude, ajoute-t-il, n'aurait pas été écrite. Mais ce double hommage n'empêche pas l'ouvrage de rester scrupuleusement à l'intérieur de Platon et d'user pour en parler d'un langage académique, au meilleur sens du terme.

RENÉ SCHAERER.

VICTOR GOLDSCHMIDT : *Platonisme et pensée contemporaine.* Paris, Montaigne, 1970, 271 p.

Ce volume réunit deux études distinctes. La première, consacrée à la *Religion de Platon* est la réédition d'un essai datant de 1949 (P.U.F.). La seconde, qui nous retiendra seule ici, traite des *Querelles sur le platonisme*, et c'est par elle que s'explique le titre général figurant sur la couverture. Encore faut-il s'entendre. L'auteur s'attache moins à dégager l'actualité philosophique de Platon qu'à nous informer sur les réactions que les vues platoniciennes ont suscitées chez des penseurs tels que Hegel, Nietzsche, Marx, Heidegger et bien d'autres. Cette information est d'une grande richesse et témoigne d'une lecture aussi diverse qu'abondante. Elle apprend beaucoup mais rejette un peu trop à l'arrière-plan l'auteur lui-même, dont on devine les options personnelles plutôt qu'on ne s'y trouve confronté. De fortes pages en conclusion sur la signification de l'histoire, sur les variations de la notion d'existence à partir des Anciens, sur la « fausse et vraie présence de Platon », enfin sur le danger des « réductions simplifiantes » qui ne retiennent du platonisme qu'un dualisme sommaire et en méconnaissent l'essentiel. Car, loin de nous inviter à fuir dans les Idées, l'auteur des *Dialogues* nous engage, au contraire, à justifier par elles, et à son niveau d'être, le domaine de l'opinion, à nous montrer que, si ce monde est le nôtre, il n'est pas tel, cependant, qu'il se donne. RENÉ SCHAERER.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND : *Platon ou la géométrisation de l'univers.* Paris, Seghers, 1970, 180 p. (Savants du monde entier, 43.)

Cette petite étude, riche de sympathie et d'information, comble une lacune. Elle apporte au grand public une synthèse de quelques ouvrages consacrés par des spécialistes à la science platonicienne, considérée en elle-même et dans ses prolongements. En outre, elle témoigne d'un engagement personnel auquel on ne saurait demeurer insensible. Certes, il s'agit d'une perspective d'approche limitée sur l'auteur des *Dialogues*, et l'on regrette que l'éditeur, craignant peut-être, et bien à tort, de décourager d'avance le lecteur, ait cru devoir escamoter, ou peu s'en faut, sur la couverture, le sous-titre qui précise cette limitation. De courts chapitres concernent les mathématiques, la physique, la géographie physique, la biologie et la médecine. Une conclusion dégage l'essentiel : Platon a fait progresser les mathématiques d'une manière indiscutable, mais l'incompréhension relative dont il fut l'objet à l'époque retardera jusqu'à Leibniz la légitimation théorique du calcul infinitésimal, dont il avait eu l'intuition. Après avoir exercé sur le moyen âge une influence considérable par l'intermédiaire du *Timée*, il agira fortement sur Galilée à la Renaissance et, de nos jours, semble-t-il, sur Einstein. On lui a reproché d'être animiste. Certains physiciens contemporains ne le sont-ils pas à leur manière, quand ils parlent d'une « liberté » propre à la particule ? Quant à l'emploi du mythe, il obéit dans les *Dialogues* à une exigence d'honnêteté scientifique en présentant comme vraisemblable ce qui échappe à toute démonstration.

RENÉ SCHAERER.

Ont collaboré à ce numéro 1972 — V :

M. le professeur Fernand Brunner, « Les Joyeuses », 2016 Cortaillod.
M. le professeur Pierre Furter, Rue du Chasselas 15, 2000 Neuchâtel.
M. le professeur Michel Despland, 464 Claremont, Montréal 217, P.Q.
M. Pierre Gisel, Gerichtsweg, 11, App. 24, D-355 Marburg/Lahn.